

XYZ. La revue de la nouvelle

Outre-terre, outre-mer

Michel Lord



Number 150, Summer 2022

Feux d'artifice : spécial 150^e numéro : on fête !

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98617ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lord, M. (2022). Outre-terre, outre-mer. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (150), 63–67.

Outre-terre, outre-mer

Michel Lord

LE SIÈCLE NOUVEAU n'avait pas dix ans, et ce beau matin de mars laissait présager une journée radieuse. Pas seulement la journée, mais une quasi-éternité de bonheur, inimaginable il y avait encore peu. Rodrigue, qui avait du cœur, s'en trouva ragailardi, lui qui depuis quelque temps traînait la patte. Dans son département, rien n'allait plus. La direction venait de changer et le nouveau directeur se montrait tyrannique. Cet arriviste, qui n'était même pas titulaire, voulait faire la loi avec chacun, jusqu'à imposer son ordre à des gens tels que Rodrigue, qu'on reconnaissait comme un chercheur chevronné, ancien chef du département et directeur de maints projets de recherche au cours de sa longue carrière qu'il voyait s'achever de la pire des façons, presque se désintégrer sous ses yeux – à l'image d'une ville qui s'écroule lors d'un tremblement de terre. Tout ça à cause de ce directeur qui s'acharnait aveuglément à lui rendre la vie impossible.

D'abord, ça avait été la refonte des programmes, qu'il voulait plus proches des besoins et surtout des désirs des étudiants, dont il s'était forgé une idée fixe dans sa petite tête, contre tout bon sens. On appelait cela la « nouvelle pédagogie » : tout pour se complaire dans la facilité et la paresse intellectuelle. Puis, la tenue de réunions interminables où il ne cessait de parler tout en ne disant rien qui vaille. Des heures de parlotte sans queue ni tête soulevant l'admiration des nouveaux arrivés qui voyaient en lui le représentant de la classe montante universitaire. Comment pouvait-on être aussi aveugle ? se demandait Rodrigue.

C'était le monde à l'envers, un monde chamboulé par cet ambitieux inexpérimenté qui rêvait de devenir doyen, lui qui était plutôt un cadet au dossier de recherche mince et peu convaincant... Dans sa caboche de morpion, il s'imaginait qu'en devenant populaire auprès des étudiants et des jeunes professeurs, il allait plaire à la haute administration et

monter en grade. Rodrigue se rappelait qu'avant de devenir directeur cet homme était son ami, son allié. Du jour au lendemain, une fois devenu chef du département, il s'était métamorphosé en petit potentat, foulant aux pieds leur vieille amitié et leur ancienne alliance. Le titre lui avait monté à la tête. Cela ne pouvait pas durer. Rodrigue devait s'extraire de ce terrain miné où tout s'écroulait.

Peu porté à ruminer son amertume, il décida ce matin-là de foutre le camp, de sortir pour de bon de cet univers qu'il avait pourtant aimé. Certes, il pensa tout faire sauter, provoquer un scandale à l'instar des malheureux qui, longtemps écrasés, refoulés, cherchent à tout détruire ; mais Rodrigue n'avait jamais été de ceux qui entretiennent leur malheur. Sérieux comme un pape quand il s'agissait de travailler, il avait aussi une autre facette, celle du bon vivant qui aime jouir de la vie. Jouissances intellectuelles et jouissances épicuriennes allaient de pair pour lui. Alors, continuer à souffrir à cause d'un minable qui vous pourrit la vie, ce n'était pas tellement pour lui. Il téléphona au responsable de ses récents ennuis pour lui dire qu'il allait partir pour de bon à la fin du semestre, et qu'il n'allait jamais revenir. Il larguait les amarres, et dans tous les sens du terme, car il avait décidé de partir en vacances ou en croisière quelque part, il ne savait pas où. La croisière serait peut-être métaphorique, ou alors bien réelle.

Les choix étaient nombreux, comme autant de pays et de territoires sur cette terre de merveilles et de misères. Le soleil le tentait. Des relents de ses études classiques lui remontaient à la mémoire, il ne savait pas pourquoi. L'Italie, Rome l'attiraient. Et que dire de la Hollande, de la Belgique et de la France, pour lui terres de rêve où il avait tant aimé se promener, dans les rues de Groningen et d'Amsterdam, de Namur, de Liège, de Bruxelles ? Et retrouver Lille, Strasbourg, Metz, Lyon, Paris bien sûr, jusqu'à L'Aquila et à la Ville éternelle... Le Nord l'attirait autant que le Sud. C'était décidé, il partirait. Direction l'Europe. Être à bonne distance du pays lui ferait le plus grand bien, du moins pour un certain temps, le

temps de recharger ses batteries, de se refaire une santé. De se retrouver enfin en terrain stable, du moins mentalement, même s'il devait être toujours en mouvement.



Pour bien marquer le coup, il commença par la mer du Nord, puis descendit lentement vers l'Adriatique et les Abruzzes. C'est dans ces contrées qu'il fit la rencontre d'un homme des plus étranges. Il devait avoir la jeune trentaine. Beau, élancé, mince, athlétique, il avait encore la grâce de l'adolescence. Professeur de géologie spécialisé en sismologie, Jaap avait la passion des volcans et des tremblements de terre. Groningen était son port d'attache, mais il faisait de fréquents voyages dans les pays où les catastrophes étaient le plus susceptibles de survenir. Cet été-là, il avait décidé lui aussi de prendre des vacances; sur un coup de tête, comme Rodrigue lui plaisait, il décida de faire un bout de chemin avec lui vers le sud.

Ils prirent le train jusqu'à Amsterdam, où ils passèrent quelques jours, histoire de jouir de la ville. Les Pays-Bas avaient une longue histoire de résistance à la mer et à son invasion. C'est en partie ce qui avait poussé Jaap vers la géologie, les mouvements de la Terre l'intriguant plus que tout. Le TGV les amena ensuite à Bruxelles, à Lille, à Lyon et à Marseille, qu'ils traversèrent avec grand plaisir, mais sans s'attarder. À partir de la ville phocéenne, ils décidèrent de descendre en Italie, car c'était là que Rodrigue voulait passer la majeure partie de son temps. Cela plaisait à Jaap, qui voulait laisser dormir sa passion pour les frissons de la croûte terrestre. Ils s'arrêtèrent à Rome pour voir les ruines de l'Empire disparu, le Colisée et ce qui reste du Palatin où Cicéron avait palabré... Jaap ne voulait pas revoir Pompéi, dont il avait étudié l'histoire en détail; il préférait passer une semaine à L'Aquila, qu'il ne connaissait pas encore et où Rodrigue, une dizaine d'années plus tôt, avait donné une conférence sur des œuvres d'André Carpentier et d'Esther

Rochon. Le colloque portait sur la science-fiction, et le professeur y avait parlé de deux nouvelles fabulant sur un Montréal bouleversé par des catastrophes apocalyptiques, sujet qui ne pouvait évidemment que fasciner son jeune compagnon. Mais Rodrigue le ramena sur terre: ce n'était que de la fiction, bien que cet imaginaire pût laisser entrevoir d'éventuelles misères, réelles ou métaphoriques, pour la métropole québécoise.

On était au début d'avril 2009. Rodrigue retrouvait les rues de L'Aquila, profitant de ses merveilles architecturales, dont le splendide Museo Nazionale d'Abruzzo, magnifiquement construit, et dont les immenses fenêtres donnaient sur les collines environnantes. Ils étaient arrivés à destination le matin du 5 avril. Bien installés dans un modeste hôtel offrant toutes les commodités modernes, ils prirent leur premier verre sur la terrasse, qui donnait sur une place publique au centre de laquelle se dressait l'immense Fontana Luminosa, aux statues de belles jeunes filles nues.

Tout au long du jour, ils avaient arpenté les rues étroites de cette jolie ville de pierre. Pour Rodrigue, c'était un vrai musée à ciel ouvert, lui qui vouait un culte aux vieilles pierres et aux édifices qui duraient siècle après siècle, et encore une éternité. Les restaurants et les terrasses étaient bondés en ce beau jour de printemps que le soleil allumait de tous ses feux... Le soir venu, ils allèrent dans un des meilleurs restaurants de la ville. Le menu et la carte des vins appartenaient au monde du rêve de la gastronomie. Jaap parla longuement des séismes qui avaient ravagé le pays depuis l'Antiquité; pour se détacher de tant de catastrophes, Rodrigue préféra détourner la conversation et parler des grands artistes et musiciens d'une Italie enchanteresse dont il n'arrivait pas à se lasser, tant être là le rendait joyeux – la conversation, les mets et le vin aidant.

En rentrant à l'hôtel, vers une heure du matin, Rodrigue tomba comme une bûche dans son lit moelleux. Mais à peine deux heures plus tard, il sursauta: le lit, la chambre tremblaient. Des galettes de plâtre se détachaient du plafond et lui

tombaient dessus. Sans même prendre le temps de s'habiller, il quitta sa chambre au plus vite pour voir si Jaap se trouvait toujours dans la sienne. Le jeune homme était comme lui, tremblant, au milieu du couloir. Ils déguerpirent, comme fous de frayeur.

À l'extérieur, le spectacle était terrifiant... Le sol dansait sous leurs pieds, tous les lampadaires crachaient des éclairs monstres dans la nuit hallucinée, des feux montaient d'un peu partout, et toute la ville déferlait dans les rues en proie à une panique combien justifiée, et au milieu de laquelle les hommes, difficilement stoïques, cherchaient à calmer du mieux qu'ils le pouvaient les femmes et les enfants en pleurs. Le paysage de rêve dans lequel Jaap et Rodrigue avaient déambulé à peine quelques heures plus tôt s'écroulait sous leurs yeux dans un grand feu d'artifice qui n'avait rien de célébratoire, mais dont les éclats éblouissants, presque aveuglants, ressemblaient à la fin du monde.

Jaap n'avait jamais imaginé se retrouver un jour au milieu de ce qui était depuis si longtemps l'objet de ses études, et Rodrigue n'aurait jamais pensé que la fin de sa carrière, à cause d'un hurluberlu mesquin à l'autorité délirante, pût lui revenir à l'esprit comme un événement presque insignifiant après le cataclysme qu'il venait de vivre. Tous feux éteints, une fois passé le séisme, Rodrigue se dit, au cœur d'un silence de mort, qu'il n'avait rien d'autre à faire que de suivre l'exemple des habitants de L'Aquila: relever ses manches et repartir de zéro.